

Laboratoire CRISS – Université Polytechnique Hauts-de-France

Séminaire de l'axe 3 « Identités : cultures, mémoires, valorisation »

LE CONCEPT D'*OUTSIDER*

animé par

Nicolas BALUTET

nicolas.balutet@uphf.fr

et

Ludovic NYS

ludovic.nys@uphf.fr

Quelques orientations

Le terme *outsider* provient de l'anglais *outside*, « extérieur » (de *out*, « en dehors », et de *side*, « côté »), langue dans laquelle il renvoie à deux idées principales. La première, en consonance avec son étymologie, fait allusion à toute personne se situant en dehors d'un groupe ou d'une organisation, que cette situation soit volontaire (« dissident », « non conformiste ») ou involontaire (« étranger », « intrus », « paria »). La seconde idée évoque toute personne ou animal (en particulier un cheval de course), qui ne fait pas partie des favoris dans une compétition de quelque nature qu'elle soit (sportive, politique, concours de beauté, de chant, etc.). Si ce dernier sens est le plus courant en français, l'idée d'une personne située en dehors d'un groupe est souvent reprise dans notre langue pour désigner des personnes au parcours atypique ou considérées comme étrangères.

L'*outsider* atypique

Le terme *outsider* peut renvoyer aux personnes qui ont un parcours professionnel ou artistique peu conventionnel, inattendu ou en marge : les transclasses, c'est-à-dire les personnes en situation de mobilité sociale, mais aussi, plus largement ces individus atypiques qui, partis de (presque) rien, ont fait de brillantes carrières dans le monde entrepreneurial ou dans tout autre domaine. Il semble que l'éclectisme joue un rôle souvent essentiel dans l'attribution du qualificatif *outsider*. C'est sous ce terme que le philosophe allemand Walter Benjamin [2012 : 129-136] désigne ainsi son compatriote Siegfried Kracauer, figure incontournable de la République de Weimar, car il est difficile de le rattacher à une discipline particulière ou à un courant de pensée idéologique.

En 1949, dans le domaine artistique, le peintre, sculpteur et plasticien Jean Dubuffet donne une première définition de l'« art brut » [1949 : non paginé], souvent caricaturé comme l'« art des fous » en raison de l'intérêt porté aux productions des spirites, médiums, internés asilaires, psychotiques, handicapés mentaux, criminels, etc. [Rhodes, 2001 : 7-8 ; Danchin, 2006 : 48-53 ; Champenois, 2017 : 4]. Deux décennies plus tard, l'« art brut » est traduit en anglais sous l'appellation « Outsider Art » par l'historien anglais Roger Cardinal [Delavaux, 2018 : 114]. La nouvelle expression, qui apparaît plus générique et actuelle, est rapidement adoptée en français dans les publications et les intitulés des expositions, au point qu'art brut et art *outsider* se confondent aujourd'hui pour désigner conjointement une grande variété de créateurs, souvent autodidactes, éloignés du monde de l'art institutionnel, méconnaissant les grands courants de l'histoire de la discipline [Delavaux, 2018 : 114].

L'outsider étranger et/ou ethnique

La langue française reprend également à son compte un emploi du terme *outsider* fort répandu dans le monde anglo-saxon : ceux qui sont perçus par un groupe donné comme venant d'ailleurs, c'est-à-dire les « étrangers » à une ville, à une région ou à un pays, voire à une autre planète, ou qui appartiennent à une ethnie (et/ou à une religion) distincte de celle qui se trouve en situation de supériorité dans le lieu en question [Panayi, 1999 : 4]. Cet emploi est courant en sociologie à la suite des travaux novateurs de Norbert Elias et de John L. Scotson [1997]. Dans un ouvrage publié en 1965, *The Established and the Outsiders. A Sociological Enquiry into Community Problems*, les sociologues s'intéressent à Winston Parva, un faubourg de la ville anglaise de Leicester qui, d'un point de vue sociologique, peut être divisé en trois zones : le quartier bourgeois (zone 1) et deux quartiers ouvriers (zones 2 et 3). S'ils font partie d'une même classe sociale, les habitants de ces deux dernières zones ne jouissent pas de la même réputation, ceux de la zone 2 se sentant supérieurs aux autres. C'est la construction de cette hiérarchie sociale qui est au cœur de la monographie de Norbert Elias et de John L. Scotson. À travers leur étude, ils mettent en lumière que la différence de réputation provient de l'ancienneté des relations entre les zones 1 et 2. Malgré l'appartenance à des classes sociales différentes, les résidents de ces deux espaces, qualifiés d'*established*, partagent des normes communes et une cohésion. En revanche, alors qu'ils ne sont différents « ni par la "race", ni par la langue ou la culture nationale, ni par la classe » [Wieviorka, 1997 : 13], les habitants de la zone 3, des nouveaux arrivants, c'est-à-dire des *outsiders*, sont perçus par les habitants de la zone 2 comme des « étrangers » n'ayant pas les mêmes valeurs et modes de vie. *Established* et *outsiders*, les termes anglo-saxons de cette opposition fondée sur « un racisme sans race », sur une « exclusion sans fracture économique » [Wieviorka, 1997 : 13] se sont durablement installés depuis en France dans des champs scientifiques qui dépassent largement les travaux sociologiques [Belorgey, 2010 ; Brown, 2004 ; Chouala, 2004].

L'économie, par exemple, s'est appropriée le concept de Norbert Elias et de John L. Scotson en le détournant pour développer dans les années 1980 le modèle des *insiders* / *outsiders* : d'un côté, les salariés bénéficiant d'un contrat stable, de l'autre, les chômeurs ou les travailleurs précaires, une théorie qui a conduit à favoriser la flexibilité du marché du travail dans l'espoir de répartir plus justement les emplois [Simar, 2003].

Normes et déviations

Outre la différence liée à la couleur de peau, à l'ethnie voire au simple fait de ne pas être originaire d'un endroit particulier, le terme *outsider* évoque ceux qui dévient des normes instituées par un groupe social donné. C'est le sociologue états-unien Howard Becker [1985 : 25-27] qui a été le premier, en 1963, à systématiser cet emploi. La déviance de ces *outsiders* est susceptible de prendre deux formes, volontaire ou involontaire.

Dans le premier cas, ce sont ceux qui n'adhèrent pas sciemment aux valeurs et modes de comportement propagés par une société donnée, estimant qu'ils ne sont pas légitimes. Souvent qualifiés péjorativement de « marginaux » ou de « perdants » dans le langage courant, ces individus sont extrêmement variés du point de vue typologique. Dans son ouvrage *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Howard Becker aborde, par exemple, les joueurs de jazz et les fumeurs de cannabis.

Les déviants involontaires semblent plus nombreux. À côté de tous ceux que la crise et les problèmes économiques laissent sur le bord de la route ou qui se sentent abandonnés ou non représentés par les leaders politiques, se trouvent certains artistes dont les propositions sont incomprises en raison, par exemple, de leur avant-gardisme ou bien, dans des sociétés

encore très fortement patriarcales malgré les avancées des dernières années, toutes ces personnes discriminées en raison de leur sexualité (homosexuels et bisexuels) ou de leur dysphorie de genre (les transgenres et les transsexuels) quand ce n'est pas le groupe des femmes, pourtant majoritaire.

Que ce soit les *outsiders* étrangers et/ou ethniques ou ceux qui dévient des normes, tous semblent porter un « stigmate » au sens où l'entend Erving Goffman [1975] dans son célèbre essai intitulé précisément *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*.

L'*outsider* et l'exclu

À côté de l'idée de compétition, certes difficile mais qui, en théorie, laisse une chance à tous (courses hippiques et sportives, concours de tous ordres ou élections politiques dans un cadre démocratique), le mot souligne de multiples formes de relégation produites par une société donnée en raison de ses structures élitistes (transclasses), patriarcales (femmes) ou économiques (chômeurs, précaires), de ses conservatismes (personnes incomprises du point de vue artistique, originales et atypiques), de ses préjugés (personnes étrangères ou d'une ethnie différente de la majoritaire), de ses normes sexuelles et genrées (homosexuels, transsexuels, transgenres), de son régime politique (opposition sous une administration autoritaire), etc. Dans ce contexte, l'*outsider* ne désigne-t-il pas tout simplement l'*exclu*, pour employer un mot français plus répandu ?

Les deux termes ont beaucoup en commun mais ils ne sont pas pour autant superposables. En effet, le mot *exclu* ne renvoie qu'à des notions strictement négatives signalant un large panel de malheurs [Dhoquois, 1989 : 9], alors qu'*outsider* a non seulement des emplois différents (comme ceux dans le cadre d'une compétition) mais comporte quelques aspects positifs quand il s'agit d'une victoire inattendue, de l'accès à un statut auquel la naissance ne prédisposait pas forcément ou, même, des cas de marginalité souhaitée et assumée. Par ailleurs, contrairement à *outsider*, l'état d'*exclu* est difficilement dissociable du processus qui y conduit, à savoir l'exclusion. Or, cette notion apparue dans les années 1960, malgré des contours plus larges aujourd'hui [Dubar, 1996 : 111 ; Paugam, 1996 : 7 ; Karsz, 2004 : 103], reste marquée par sa relation avec le monde de l'entreprise au sens large et les difficultés d'accès au marché du travail [Queiroz, 1996 : 295]. S'intéresser à l'*outsider* plutôt qu'à l'*exclu* laisse donc la possibilité d'appréhender des situations quelquefois différentes de ce dernier, parfois plus positives également, tout en ne s'enfermant pas dans un cadre peu opérationnel car trop connoté.

L'idée de lutte

Plutôt que d'orienter spécifiquement vers l'exclusion, le terme *outsider*, dans toutes ses acceptions, conduit davantage à s'intéresser à l'idée de « lutte ». En effet, toutes les catégories d'*outsiders* semblent se retrouver autour de cette notion. Tout d'abord, dans le cadre d'une compétition hippique ou sportive, d'un concours, d'élections démocratiques, d'accès à un statut, à un emploi, à un poste convoité, l'individu doit se battre avec tous les moyens dont il dispose pour parvenir finalement à s'imposer. C'est là un aspect essentiel de la définition de ces *outsiders*. On pourrait l'appeler la « lutte transcendante » dans la mesure où l'individu doit se surpasser pour atteindre un but élevé.

Les autres figures qui, elles, font l'expérience de la discrimination, peuvent adopter trois attitudes diverses. Il y a, tout d'abord, la « non-lutte » chez ceux qui se retrouvent écrasés par le poids de la relégation, ne savent pas comment la combattre, ne voient aucune perspective d'avenir, etc., et qui, en conséquence, peuvent se replier sur eux-mêmes et s'éloigner de la communauté générale (*outsiders* précaires ou certains artistes incompris, par

exemple). Cette « non-lutte » se manifesterait aussi chez ceux qui ne se reconnaissent pas dans les valeurs propagées par le groupe dominant et qui décident de vivre en suivant leurs idées, en adoptant les comportements et modes de vie leur correspondant le plus sans qu'il y ait une volonté d'imposition au reste du groupe. On peut y retrouver à nouveau les artistes incompris mais aussi et surtout les catégories de personnes analysées par Howard Becker comme les joueurs de jazz et les fumeurs de cannabis, les rockeurs, etc. Néanmoins, cette même catégorie d'*outsiders* n'est pas forcément exempte d'une certaine forme de « lutte passive ». Sans qu'il y ait un véritable processus prosélyte, ses idées en marge peuvent séduire petit à petit une partie plus importante du groupe social qui finit éventuellement par se les approprier majoritairement ou dans une plus grande part. Enfin, il existe la « lutte active », l'attitude de ceux qui décident et se sentent la force, seuls ou collectivement, de mener des actions pour résister à la relégation, remettre en question les normes qui en sont à l'origine et, *in fine*, essayer d'apporter des solutions. Les *outsiders* tenants de cette « lutte active » sont principalement les individus qui sont perçus comme porteurs de l'un ou de plusieurs des stigmates signalés par Erving Goffman. Il s'agit de ceux qui entrent dans la catégorie des *outsiders* étrangers et/ou ethniques, de même que les personnes discriminées en raison de leur orientation sexuelle ou de leur genre, mais aussi les opposants à un régime politique autoritaire dont le « stigmate » est, par exemple, l'adhésion à une idéologie considérée par le pouvoir en place comme néfaste, perverse, dangereuse.

Quelques éléments bibliographiques

- BECKER, Howard, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985.
- BELORGEY, Nicolas, *L'hôpital sous pression. Enquête sur le nouveau « management » public*, Paris, Éditions La Découverte, 2010.
- BENJAMIN, Walter, « Un outsider attire l'attention. Les employés de S. Kracauer », *Les employés. Aperçus de l'Allemagne nouvelle (1929) de Siegfried KRACAUER*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 129-136.
- BROWN, Gregory S., « Règlements royaux et règles du jeu : la Comédie Française, les auteurs dramatiques et la propriété intellectuelle à l'âge des Lumières », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, Volume 51, n°1, 2004, p. 117-128.
- CHAMPENOIS, Émilie, *L'art brut*, Paris, PUF, 2017.
- CHOUALA, Yves-Alexandre, « L'installation des Camerounais au Gabon et en Guinée-Équatoriale. Les dynamiques originales d'exportation de l'État d'origine », Luc SINDJOUN (dir.), *État, individus et réseaux dans les migrations africaines*, Paris, Karthala, 2004, p. 93-146.
- DANCHIN, Laurent, *Art brut. L'instinct créateur*, Paris, Gallimard, 2006.
- DELAVAUX, Céline, *L'art brut, un fantasme de peintre*, Paris, Flammarion, 2018.
- DHOQUOIS, Régine, *Appartenance et exclusion*, Paris, L'Harmattan, 1989.
- DUBAR, Claude, « Socialisation et processus », Serge PAUGAM (dir.), *L'exclusion, l'état des savoirs*, Paris, Éditions La Découverte, 1996, p. 111-119.
- DUBUFFET, Jean, *L'Art Brut préféré aux arts culturels*, Paris, Galerie René Drouin, 1949.
- ELIAS, Norbert et John L. SCOTSON, *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard, 1997.
- GOFFMAN, Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1975.
- KARSZ, Saül, « L'exclusion : faux concept, vrai problème », Saül KARSZ (dir.), *L'exclusion, définir pour en finir*, Paris, Dunod, 2004, p. 99-168.
- PANAYI, Panikos, *Outsiders. A History of European Minorities*, Londres, The Hambledon Press, 1999.

- PAUGAM, Serge, « La constitution d'un paradigme », Serge PAUGAM (dir.), *L'exclusion, l'état des savoirs*, Paris, Éditions La Découverte, 1996, p. 7-19.
- QUEIROZ, Jean-Manuel de, « Exclusion, identité et désaffection », *L'exclusion, l'état des savoirs*, Serge PAUGAM (dir.), *L'exclusion, l'état des savoirs*, Paris, Éditions La Découverte, 1996, p. 295-310.
- RHODES, Colin, *L'Art outsider. Art brut et création hors normes au XX^{ème} siècle*, Paris, Thames & Hudson, 2001.
- SIMAR, Luc, « Le modèle des “insiders-outsiders” : entre théorie et pratiques », *Reflets et perspectives de la vie économique*, Volume XLII, n°4, 2003, p. 81-90.
- WIEVIORKA, Michel, « Avant-propos », *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté* de Norbert ELIAS et John L. SCOTSON, Paris, Fayard, 1997, p. 11-23.